



Vol. XXe — 40e année

Mars-Avril 1959

Montréal — No 8

Le Précurseur

Le Précurseur

2900, CHEMIN SAINTE-CATHERINE — CÔTE-DES-NEIGES, MONTRÉAL 26

Imprimatur: † Mgr Paul Touchette, P.A., V.G., 6 décembre 1957.

Nihil obstat: Oscar Gravel, ptre, 1er septembre 1958.

Vol. XXe — 40e année

Montréal, Mars-Avril 1959

No 8

Revue bimestrielle, publiée
par les Sœurs Missionnaires
de l'Immaculée-Conception.

ABONNEMENT :

Par an.....\$1.00

A vie.....20.00

Pour tout changement
d'adresse, ne pas oublier
d'envoyer l'ancienne et la
nouvelle.

AVANTAGES :

Les abonnés participent
aux prières, travaux et sa-
crifices de toutes les Reli-
gieuses de la Communauté,
particulièrement des Mission-
naires à l'œuvre dans les
cinq parties du monde.

De plus, une messe est
célébrée chaque semaine pour
les abonnés vivants et une
autre pour les défunts.

Autorisé comme envoi
postal de la deuxième
classe, Ministère des
Postes, Ottawa.

SOMMAIRE

<i>Un samedi à Los Arabos</i>	339
Sœur Sainte-Marie-Madeleine, m.i.c.	
<i>L'art du cha-no-yu</i>	342
Sœur Marie-de-la-Rédemption, m.i.c.	
<i>Nouvelles conditions de vie des pêcheurs chinois</i>	349
<i>Un dîner à la chinoise</i>	352
Sœur Sainte-Angéla, m.i.c.	
<i>Attraper la peur</i>	355
Sœur Marie-Xavier, m.i.c.	
<i>L'Université catholique de Tokyo</i>	357
<i>Quand l'eau manque dans mon pays</i>	359
Sœur Saint-Albert-le-Grand, m.i.c.	
<i>Françoise et son père</i>	362
Sœur Saint-Jean-de-l'Eucharistie, m.i.c.	
<i>Le monde des fourmis</i>	364
Sœur Maria-Rosaria, R.S.	
<i>L'abaca</i>	368
Sœur Elisabeth-de-la-Trinité, m.i.c.	
<i>Catalino fait sa première communion</i>	374
Sœur Saint-Eltzéar, m.i.c.	
<i>Convertie à 84 ans</i>	376
Sœur Marie-Xaverio, m.i.c.	
<i>Les policiers en retraite</i>	377
Sœur Blandine-de-Jésus, m.i.c.	
<i>Emulation</i>	381
Sœur Saint-François-de-Borgia, m.i.c.	

Page-couverture : *Mi Kouï s'exerce à l'art de la
calligraphie chinoise. (Reproduit d'une pein-
ture du R. P. Romanus Zeller, o.p.)*

Un samedi à Los Arabos

par Sœur SAINTE-MARIE-MADELEINE¹, m.i.c.

Il est sept heures et demie du matin. Une vieille jeep, essoufflée et fatiguée par des milliers de courses, s'annonce bruyamment et stoppe devant le Colegio. Au volant, le R. P. Curé de Los Arabos.

Deux Sœurs montent dans le véhicule qui file aussitôt vers Macagua, à quelques kilomètres de distance. Le prêtre va célébrer la messe à l'école-chapelle du bourg et les religieuses y feront le catéchisme aux enfants. Dès qu'apparaît la voiture, une bande juvénile s'élance au-devant du missionnaire. On l'entoure, on lui fait fête, on l'accompagne en babillant jusqu'à l'église. Là, dans son minuscule campanile, une petite cloche s'ébranle et, de sa voix claironnante, appelle les catholiques du village. Malgré leur nombre relativement élevé, l'assistance, composée en majeure partie de jeunes, ne se chif-

frera guère au-delà de quatre-vingt-dix: insouciance religieuse chronique résultant du manque de prêtres.

Le Père s'installe d'abord au confessionnal pendant que les Sœurs disposent tout pour le Saint Sacrifice. Au troisième appel de la cloche, la messe commence; mais n'allez pas croire que les religieuses l'entendent dans une parfaite quiétude: à elles revient la tâche d'occuper les fidèles à prier, chanter ou dialoguer avec le célébrant. Soutenir l'attention de cette troupe mobile et indisciplinée n'est pas toujours facile. La plupart sont des Noirs qui ignorent tout de la religion et s'évadent volontiers du recueillement pour s'amuser, par exemple, des évolutions d'un crapaud égaré dans la chapelle et sautant follement d'un banc à l'autre. Mais la Sœur tient l'œil bien ouvert sur les causes de distractions ou d'irrévé-

¹ Anne-Marie Magnan, de Berthier.

rences; elle a tôt fait de découvrir l'intrus, de le saisir par une patte et de l'envoyer exécuter ses cabrioles dans la cour.

Après la messe, c'est la leçon de catéchisme aux enfants. Heure délicate pour la missionnaire, en dépit de la chaleur écrasante et de la proximité malodorante de marmots déguenillés! Ne s'agit-il pas de distribuer à ces petits le pain évangélique dont leurs jeunes cœurs ont tant besoin? Un tirage de récompenses termine la leçon et constitue une attraction pour les cours à venir. Combien nous apprécions, pour ces garçonnettes et fillettes, les objets de piété et les articles de lingerie qui nous viennent du Canada!

Vers deux heures, la jeep stationne de nouveau à la porte du couvent. Quatre Sœurs, cette fois, partent à leur tour pour Cuatro Esquinas et la Centrale de Zorilla. Deux à deux, comme les disciples de l'Évangile, elles s'en vont annoncer aux pauvres la bonne Nouvelle. La longue véranda d'une baraque réunira leurs auditeurs, ou bien on s'assoira tout bonnement sur le sol, à l'ombre d'un arbre ou d'une maisonnette. Ainsi se préparent les baptêmes et les premières communions. Ces dernières ont lieu vers Pâques et, ici encore, quels précieux services nous rendent les robes et les habits blancs reçus du pays natal! Comme on le sait, une coutume cubaine, aussi indéracinable, qu'invétérée, veut que la première communion s'accompagne d'apparat extérieur, par exemple, de la toilette blanche et du banquet. Des parents pauvres empêcheront leurs enfants de communier s'ils n'ont pas le *traje*

blanco. En leur prêtant le costume traditionnel, nous les libérons de ces vains soucis.

Comme Jésus en Palestine voyait parfois les foules incrédules ou indifférentes s'éloigner de lui, ainsi des échecs viennent de temps à autre assombrir les joies de notre apostolat dans les campagnes cubaines. Qui en douterait? L'une des catéchistes avait consacré bien des jours et tout son cœur à instruire une vingtaine d'élèves dont plusieurs non-baptisés mais ap-





paremment sincères et pleins de bonnes dispositions; ceux-ci demanderaient sûrement le baptême pour être admis ensuite à la première communion... Mais, ô déception! l'heure venue, soit indifférence, soit respect humain, aucun ne se présenta. La tristesse s'empara un moment du cœur de la missionnaire, mais le bon Maître la dédommagea par une douce compensation. Une fillette inconnue vint subitement à elle et lui déclara: « Si le Père veut bien me baptiser, ma mère y consent. » Zénaïda fut soumise à l'examen requis, puis régénérée et communiee.

C'est encore le samedi, vers la fin de l'après-midi, qu'une séance catéchistique rassemble au Colegio tous les élèves des écoles publiques. Des professeurs bénévoles, dames de l'Action catholique, jeunes gens et jeunes

filles recrutés en grande partie parmi nos anciens élèves envahissent les classes avec leur groupe respectif. L'école s'anime et bourdonne comme une ruche en pleine activité. Par les baies ouvertes, s'échappe un concert de chants et de prières, pas toujours très harmonieux à l'oreille, mais combien agréable au cœur d'une apôtre!

Cette dernière heure de la journée se clôt sur une note mariale: l'exécution d'un cantique au pied de la grotte de Notre-Dame de Lourdes où l'on se rend en procession. Puis les abeilles s'envolent chargées du miel savoureux de la doctrine sainte.

Au soir de l'un de ces samedis apostoliques, une débutante dans l'œuvre catéchistique affirmait: « J'ai goûté aujourd'hui l'une des plus profondes et des plus pures joies de ma vie! »



L'art du cha-no-yu

par Sœur Marie-de-la-Rédemption,
m.i.c.

(Basilisse Maillet, de Saint-Louis. N.-B.)

A quelle époque les hommes découvrirent-ils la saveur délicate et les propriétés nutritives du thé? Nul ne le sait exactement, mais des légendes aussi variées qu'amusantes existent à ce sujet.

D'après les Chinois, le premier mortel à déguster une tasse de thé fut l'empereur Shen Nung, vers l'an 2737 avant Jésus-Christ. Ami de l'hygiène et de la propreté, ce potentat ne buvait autre chose que de l'eau bouillie. Un jour, quelques feuilles se détachèrent des broussailles destinées à alimenter le feu de la cuisine impériale et sautèrent sans façon dans la bouilloire. Un arôme pénétrant se dégaugea bientôt du liquide et remplit

toute la pièce. Shen Nung, intrigué, demanda à goûter ce breuvage et, ô surprise! il le trouva aussi délicieux qu'odorant. Les feuilles magiques étaient celles du théier ou arbre à thé.

Les peuples de l'Inde racontent une histoire tout à fait différente. Selon eux, l'usage du thé fut introduit au commencement de l'ère chrétienne, par un bonze nommé Dharma (le Daruma japonais). Ce pieux ascète avait décidé, comme preuve de son dévouement et de sa foi à l'égard de Bouddha, de se priver de sommeil pendant sept années consécutives afin de méditer sans interruption sur les enseignements de son maître. Tout alla pour le mieux, paraît-il, durant les cinq premières années, mais au début de la sixième, désolation pour le veilleur jusque-là infatigable! ses paupières lasses se fermaient malgré lui avec des agrafes de plomb! Pour vaincre cette redoutable somnolence, Dharma saisit quelques feuilles d'un arbuste à portée de sa main et s'obligea à les mâcher vigoureusement. Merveille! ses yeux

se rouvrirent sous l'action de ce stimulant et, deux années encore, le fervent moine demeura en constante adoration. D'où provenait le miracle? Nous l'avons deviné: des feuilles de l'arbre à thé.

Les Japonais acceptent cette dernière version, mais avec une légère variante. Daruma, accablé de sommeil, s'était par malheur assoupi avant la fin de ses sept années de contemplation. A son réveil, courroucé contre lui-même, il se coupa les paupières et les lança dans un bosquet. A l'instant, chaque paupière se transforma en un arbuste dont les feuilles, traitées en infusion, favorisent les longues veilles bouddhiques.

Ces récits anciens renferment-ils des bribes de vérité? Personne ne saurait l'affirmer, mais tous les historiens s'accordent sur un point: la





Avant la cérémonie du thé, l'hôtesse se rend à l'alcôve et salue très bas.

coutume de boire du thé est originaire de la Chine.

Le célèbre prêtre bouddhiste, Den-kyo Daishi, dans un voyage au Royaume du Milieu, rapporta au Japon, sa patrie, des graines de cette précieuse plante et la fit cultiver avec soin par les moines de son monastère. Dans la suite, cette culture se répandit dans le pays entier où la vogue du thé grandit encore plus qu'en Chine.

Le théier appartient à la famille des arbustes verts, comme le camélia, par exemple. Sa hauteur ne dépasse guère quatre pieds, car on le taille afin de renforcer la croissance des feuilles. Il pousse très bien sur les terrassements et les terrains en pentes douces, à irrigation parfaite. La première récolte a lieu au bout de trois ans. Séchées au soleil pendant quelques heures, puis torréfiées, les feuilles donnent ce qu'on appelle le thé noir; pour le thé vert, elles sont soumises à la torréfaction aussitôt après la cueillette et, dans ce cas, trois chauffages s'imposent.

Le cha-no-yu (cérémonie du thé) débuta au Japon vers le 12^e siècle. Eisai, abbé d'un monastère bouddhique, désirant la conversion d'un jeune débauché, lui persuada d'échanger la bouteille de vin contre la tasse de thé. Il écrivit même un tract intitulé: « De l'influence salutaire du thé comme breuvage ». Il y explique que le thé « régularise les mouvements des cinq viscères et chasse les mauvais esprits ». On y trouve aussi certaines règles pour la préparation du thé et sa consommation. Au début du 14^e siècle, cette pratique médico-religieuse se transforma en amusement

de société fort recherché. La littérature de cette époque présente des descriptions romantiques de *tea parties* tenus dans des salles aux murs tendus de brocart et de damas. Outre le thé, on y offrait des mets exotiques servis dans des plats d'or et d'argent. Une sorte de devinette posait le clou de la réception. Il s'agissait de découvrir la marque de commerce des tasses, toutes différentes, placées devant les invités. Aux gagnants on adjugeait un des objets précieux étalés dans la salle.

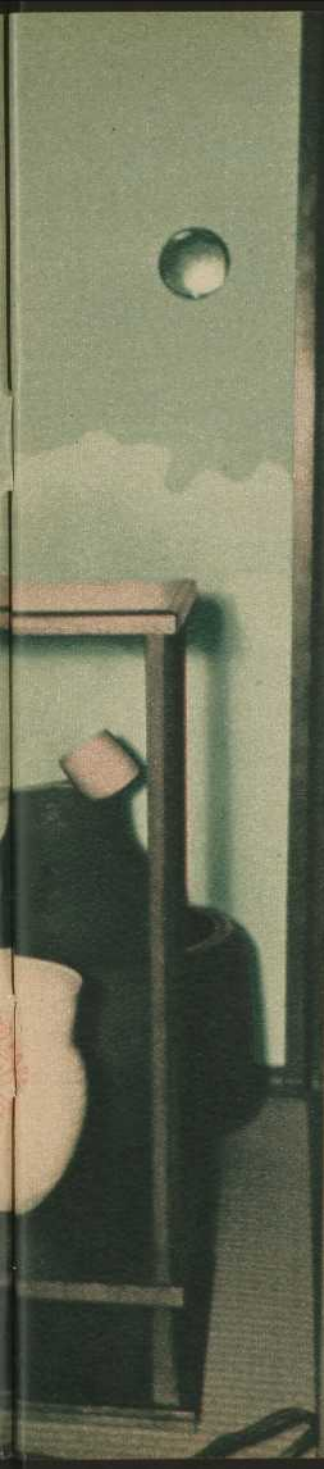
Au cours des 15^e et 16^e siècles, la cérémonie du thé obtint de plus en plus de crédit parmi les classes élevées. Sous le patronage de Nobunaga, un des plus célèbres militaires japonais, les directeurs des diverses écoles du cha-no-yu se réunirent pour réviser les règles alors en usage, les simplifier et les codifier. L'éminent Rikyu mit l'accent sur le culte essentiel de la simplicité et, aujourd'hui encore, on s'inspire des principes du grand Maître dans l'exécution des rites de cette cérémonie. Au salon somptueux, on préfère l'humble pièce avec *talamis* ou nattes.

Le cha shitsu (pavillon à thé) mesure environ neuf pieds et demi carrés. L'art s'y révèle dépouillé de tout encombrement. Quelques coussins posés par terre, un brasero, une peinture en noir et blanc, œuvre d'un artiste de renom, un bouquet de fleurs disposées avec goût, voilà tout l'ameublement de ce petit cénacle où l'on respire une atmosphère de paix et de sérénité exquise.

L'hôte de la maison ayant accueilli les visiteurs, l'hôtesse, assise sur ses talons, enlève la bouilloire d'eau qui



Après avoir déposé la poudre de thé vert dans le bol,
elle verse par-dessus l'eau chaude et bat avec le
blaireau en vergettes de bambou.



chauffait sur le brasero et la dépose sur un trépied. Elle alimente le feu de quelques charbons de bois, puis offre à ses invités des gâteaux ou autres friandises sur un plateau laqué. Avec la spatule, elle jette la poudre de thé vert au fond du bol, remplit une louche d'eau chaude et en verse les deux tiers sur le thé, puis le bat avec un blaireau en vergettes de bambou. Lorsque le mélange est recouvert d'une mousse verte, elle présente le bol à l'invité d'honneur. Celui-ci, après en avoir goûté une gorgée, passe le bol à son voisin. Le dernier des hôtes finit de boire le contenu.

Chacun doit ensuite admirer les ustensiles: bol à thé, cuillère de bambou, etc., car toute cette vaisselle rituelle, parfois fort ancienne, est souvent aussi de qualité artistique remarquable.

La cérémonie du thé que nous venons de décrire est plutôt simple. Le véritable cha-no-yu avec ses rites longs et compliqués peut durer trois heures. Il est précédé d'un repas raffiné, préparé et servi par le maître de la maison lui-même. Mais les réunions ordinaires qui se multiplient sous tous les prétextes ne s'embarrassent point de tant d'apparat. Toutefois, le même recueillement y préside, le même esprit de politesse et de bienveillance y imprègne les âmes et les pacifie.

La cérémonie du thé a exercé au Japon une influence incontestable sur les arts et les métiers, et elle continue d'enchanter tous les humains capables d'apprécier le haut idéal et les nobles traditions qu'elle évoque.

La maîtrise de soi, la distinction des



manières et des procédés, le respect de la beauté authentique, voilà ce qu'enseigne l'art du cha-no-yu. En le pratiquant, le Japonais éprouve le sentiment intime que le temps éphémère d'ici-bas rejoint l'éternité. Aux époques troublées, les passions guer-

rières amortissaient leur choc autour du brasero et de la tasse de thé. De nos jours, le Nippon y cherche, en même temps qu'une distraction esthétique, un retour à la simplicité des mœurs ancestrales, une école de patience et de sérénité.



Nouvelles conditions de vie des pêcheurs chinois

D'après M. Ng Lam-wai, Vice-président des industries de pêche à Hong Kong (Hong Kong fishing industry), qui, entouré de gens de mer récemment échappés du continent chinois, a donné une conférence de presse, 1,000 jonques avec environ 8,000 personnes, se sont réfugiées dans les eaux de Hong Kong depuis septembre 1955. Beaucoup d'autres essaient de gagner la Colonie britannique, en dépit des patrouilleurs armés communistes qui surveillent les eaux territoriales.

Ces pêcheurs n'ont pas caché leur désappointement vis-à-vis du Régime, et leur hostilité à la Société Coopérative des pêcheurs des côtes de Canton à laquelle ils devaient obligatoirement adhérer.

Aberdeen,
Hong Kong.



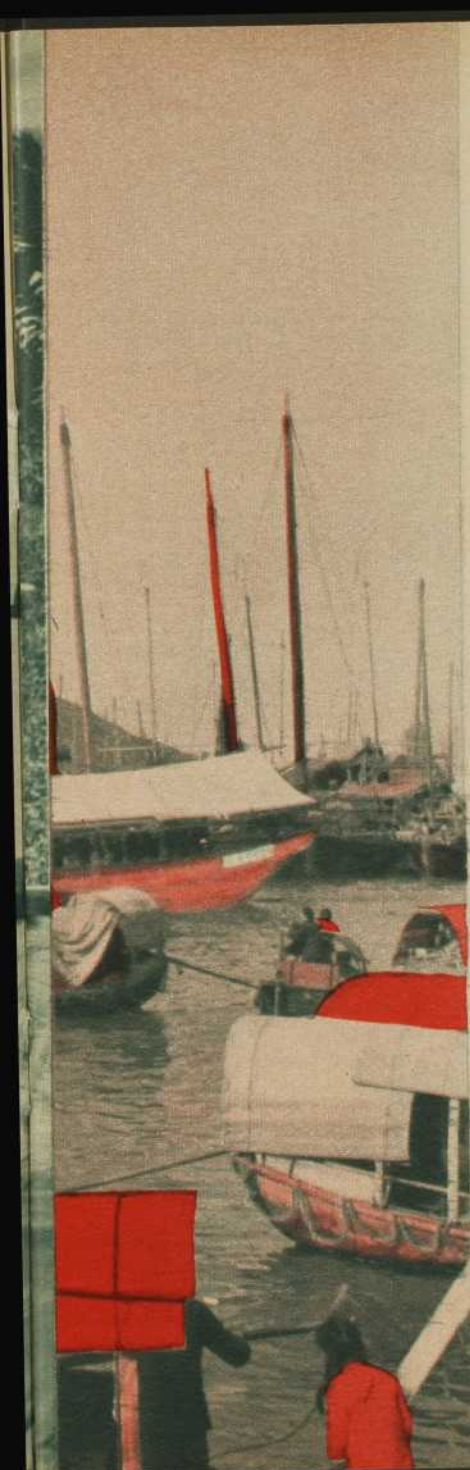
Cette Société, disent-ils, signifie deux choses:

1. La perte complète des biens individuels. Toutes les jonques de pêche deviennent propriété du gouvernement. De plus, 80% des prises en mer vont à la Coopérative qui ouvre un compte à chaque particulier en raison de quelques cents par demi-kilo de poisson. Ce compte est débité non en monnaie mais en nature, par exemple: 10 taels (368 grammes) de riz par jour, seulement pour les personnes de douze à cinquante ans. Au-delà de ces limites, on ne reçoit pas de riz mais des céréales diverses. On peut également toucher sur ce compte 4 taels de sucre et 4 taels d'huile par personne et par mois (142 grammes) ainsi que différents autres produits alimentaires en petite quantité.

2. Un contrôle insupportable sur les personnes. Les membres d'une même famille doivent aller pêcher sur des jonques séparées, d'après les ordres donnés par les autorités de la Coopérative, par crainte de conspiration et d'escapade. Seuls les endroits désignés d'avance sont permis pour la pêche.

On comprend aisément quel bouleversement amènent ces règlements dans la vie de ces gens de mer, qui n'ont d'autre foyer que la jonque familiale. La Chine, qui possède 11,000 kilomètres de côtes et une population de pêcheurs estimée à 6 millions, a déjà organisé en coopératives 91% de cette population maritime.

Fides



UN DINER A LA CHINOISE

par Sœur SAINTE-ANGELA ¹. m.i.c.



C'est jour de fête au couvent. Mlle Syu, notre professeur de langues, nous invite à aller prendre le dîner chez elle. L'occasion est bonne d'exercer un peu nos forces en matière linguistique. Nous partons, Sœur Marie-Elmire ² et moi, en compagnie de la jeune fille.

C'est la saison des pluies et cela signifie que la traditionnelle route poussiéreuse des récits missionnaires prend aujourd'hui figure de borbier. La rue de la Paix débouche sur un sentier surplombant les rizières. Quelques minutes de marche et voilà soudain un convoi funèbre qui s'avance en sens inverse. Force nous est de rebrousser chemin; impossible de ren-

contrer la troupe et tous les véhicules sur cette étroite chaussée.

Le défilé funèbre se compose d'abord des musiciens avec leurs tam-tam et leurs gongs dont le tapage assourdissant met en fuite les mauvais esprits. Viennent ensuite plusieurs hommes et jeunes gens, porteurs de divers objets ayant servi au défunt; deux imposants portraits de ce dernier apparaissent en évidence au-dessus des têtes. Le groupe des pleureuses rappelle à notre mémoire la touchante histoire de Naim où Notre-Seigneur, rencontrant un semblable convoi, avait changé les larmes en allégresse. Enfin, l'énorme cercueil creusé à même un tronc d'arbre ferme le cortège.

Un trajet d'une demi-heure encore, et nous sommes chez notre pro-

¹ Gabrielle Drouin, de Inverness, Mégantic.

² Jeanne d'Arc Allary, de Sainte-Mélanie.



Entrée d'une maison chinoise.

fesseur. La servante, postée à l'entrée de la cour, s'empresse d'avertir sa maîtresse. Celle-ci apparaît alors sur le seuil :

— Je suis heureuse d'accueillir vos nobles personnes dans ma pauvre mansarde, dit-elle en s'inclinant profondément.

A ce moment, la servante présente les sandales. Nous laissons nos souliers à la porte et pénétrons dans le salon, une jolie pièce de style américain. Dès le début de la conversation, Mlle Syu vient offrir le thé, car la coutume exige qu'il soit présenté aux visiteurs presque aussitôt leur arrivée. Un peu avant l'heure du dîner, on apporte une serviette imbibée d'eau chaude et destinée à nous essuyer les mains; cette forme d'ablution est courante dans la bonne société. La maîtresse du logis annonce ensuite que le dîner est servi puis elle conduit ses invitées à la salle à manger. Au milieu de la pièce, sur une petite table sans nappe, sont déposées quatre paires de bâtonnets et quatre cuillers en porcelaine. C'est tout. Après un *Ave Maria* en chinois, nous prenons nos sièges et la serveuse dépose devant chaque convive le traditionnel bol de riz. Armées de nos bâtonnets, nous attaquons la pyramide fumante et déployons pendant quelques minutes des efforts suprêmes pour ne pas manœuvrer trop gauchement les fameux ustensiles. Les autres mets arrivent à tour de rôle, mais l'un d'eux nous inquiète un peu. Feignant de vouloir enrichir notre vocabulaire de mots nouveaux, nous demandons le nom et la composition de « ce

noble aliment qu'on daigne servir ». La réponse jaillit avec un sourire satisfait: des chenilles de mer, recueillies dans les sables du rivage, un hors-d'œuvre exquis, paraît-il, et fort recherché des gourmets. L'explication ne fait pas précisément office d'apéritif, mais, quel moyen de refuser ce plat très spécial, préparé en notre honneur?... Des images d'héroïsme glissent devant nos yeux: Jean-Baptiste se nourrissant de sauterelles au désert! Pourtant, nos hôtesse se régale avec un plaisir non équivoque et des plus encourageants; eh bien, allons-y! D'ailleurs, toute la nourriture est propre et préparée avec soin. A la fin du repas, on apporte... le potage, preuve de plus que les coutumes chinoises se cantonnent souvent à l'antipode des nôtres. La serviette humide apparaît de nouveau et ce dernier rite clôt le repas.

Jusqu'au moment du départ, on multiplie les prévenances, toujours avec cette dignité aimable et courtoise qui caractérise le peuple chinois. Nos félicitations et nos remerciements à notre charmante hôtesse, puis nous prenons congé d'elle pour retourner à la Mission. Sur le chemin, des troupes d'enfants saluent notre passage de leurs exclamations joyeuses et sonores. Que ne pouvons-nous leur parler librement et leur faire quelque bien!

Cette intéressante visite a enrichi deux jeunes missionnaires de nouvelles expériences touchant la mentalité, les coutumes et l'âme du cher peuple formosan qu'elles rêvent de gagner au Christ.





SHIH KUAN TZE, FORMOSE

Attraper la peur

par Sœur MARIE-XAVIER, m.i.c.

(Berthe Paradis, de Tingwick.)

—Ma Sœur! ma Sœur!... enlevez donc toute cette lingerie qui vous couvre la tête!...

Occupée à soigner un malade au dispensaire, je me retourne, interloquée d'une si étrange injonction. Une jeune maman païenne est là, les yeux suppliants, elle pointe du doigt mon voile de religieuse:

—A cause de ceci, explique-t-elle, mon petit a attrapé le *tchoc kiang* (la

peur), il crie, sursaute, tremble et refuse d'approcher.

« Attraper la peur », voilà bien la phobie des mamans formosanes; à tout prix, elles écartent de leur progéniture une aussi redoutable tragédie. Que de soucis, que d'alarmes à ce sujet! Maintes fois, nous avons remarqué l'une de ces pauvres mères à genoux devant le *chan* (idole) de la pagode; elle a allumé trois bâtonnets d'encens et là, prosternée devant l'autel païen, elle presse contre sa poitrine les habits d'un enfant « possédé par la peur ».

— Mon petit! mon petit! gémit-elle, reviens à la maison... ce qui signifie: recouvre ton calme, reprends ta vie normale.

De retour chez elle, la mère enveloppe la tête du bébé avec le vêtement « sanctifié » et prononce gravement:

— Que ta tête soit toujours dure et exempte de crainte!

Voilà pour le côté spirituel du traitement. Il faut le compléter par la cure thérapeutique au dispensaire. On nous apporte des enfants « saisis de peur » dit-on, depuis plusieurs jours. Peur de qui?... de quoi?... on ne saurait le dire. L'un d'eux aurait vu passer dans la rue deux Sœurs vêtues de blanc et, depuis, il ne dort plus, gesticule, frissonne sans cesse, il est frappé de *tchoc kiang*.

— Un seul remède peut le guérir, assure la maman. Je t'en prie, docteur, prends une gorgée d'eau puis

verse-la directement de ta bouche dans celle du bébé; l'effet est certain, la peur disparaîtra à l'instant.

L'ordonnance ne me semble pas tout à fait professionnelle; j'y substitue un bonbon que l'enfant déguste aussitôt avec un plaisir évident et, du coup, tous les symptômes du terrible mal disparaissent. Cependant, la mère n'est qu'à demi convaincue: on n'a pas appliqué la médecine traditionnelle! Aussi, deux jours après, revient-elle à la charge et, cette fois, présente sa requête sous une forme plus bénigne:

— Si le docteur veut bien se laver le visage puis me passer la cuvette afin que j'y baigne mon bébé, il sera guéri pour tout de bon...

En vain essayons-nous de faire comprendre à ces pauvres gens le ridicule de semblables croyances.

— Oui, nous répond-on, tout cela peut s'appeler superstition, comme vous dites, mais ce sont quand même des coutumes du pays et il faut nous y conformer, autrement pas de paix possible.

Quand on présente à la missionnaire un cas de *tchoc kiang*, agrémenté de réflexions plus ou moins flatteuses, sa peine n'est pas de passer à l'occasion pour un épouvantail, mais bien de constater l'odieux esclavage où le démon enchaîne les peuples païens. Et, de toute l'ardeur de sa prière, elle appelle sur ces contrées la lumière de l'Évangile, la seule qui pacifie, rassure et sauve les âmes.

L'Université catholique de Tokyo

Pour juger de façon équitable l'effort accompli à Tokyo en vue de tenir, au nom de l'Église, une place marquée dans la vie intellectuelle, il ne faudrait pas oublier de situer l'université catholique dans le cadre général des universités de la capitale.

Tokyo est la plus grande ville universitaire du monde. Cependant, sur une population estudiantine de quelque 300,000, l'Université d'État

compte à peine 10,000 étudiants. C'est elle, naturellement, qui a le plus de prestige et qui exerce la plus forte attraction sur les élèves les mieux doués du pays tout entier. On y entre par concours. 16,000 candidats environ se présentent chaque année: un premier examen en élimine 10,000. Des 6,000 qui restent, 2,000 seulement sont admis. Bon nombre

Tous les étudiants
au Japon
portent un uniforme noir
orné de boutons dorés.



tenteront de nouveau leur chance; les autres essaieront d'entrer dans l'une des principales universités privées dont les plus importantes, officiellement reconnues comme telles, sont au nombre de huit. Deux d'entre elles ont près — ou plus — du triple des effectifs de l'Université d'État. L'Université catholique Sophia figure sur la liste des huit grandes, bien que du point de vue des étudiants inscrits sur ses registres, elle soit la plus petite. A la rentrée de 1958, elle pouvait recruter 3,160 étudiants. L'Université protestante Saint-Paul de Waseda, mieux connue sous le nom de Rikkyō, en a 4,000.

Avec la présente année, l'Université Sophia acquiert une plus grande importance en raison de ses deux nouvelles Facultés approuvées par le Ministère de l'Instruction Publique: une Faculté de Théologie, reconnue par l'État, et une Faculté de Langues, comprenant des départements d'anglais, d'allemand, de français, d'espagnol et de russe. Le département espagnol est le plus prospère à cause des perspectives qu'il ouvre sur le commerce avec l'Amérique du Sud.

Notons maintenant sur quels critères se base le jugement de l'étudiant dans le choix d'une université. Si l'on met à part les Facultés de provinces telles que la Faculté de Philosophie de Kyōto, la Faculté de Médecine d'Osaka et la Faculté d'Économie de Kobe, on peut dire que les étudiants se font plus ou moins consciemment le raisonnement suivant: plutôt la capitale que la province, plutôt la Faculté d'État qu'une université privée; plutôt une des trois ou quatre grandes que les autres; enfin, plutôt une grande université privée de Tokyo qu'une université d'État en province.

Au moment des inscriptions, l'étudiant consulte journaux et revues où il trouve des statistiques détaillées sur les demandes d'entrée aux universités et le nombre d'élèves admis les années précédentes. Il y voit par exemple qu'à l'Université de Médecine de Tokyo, 60 élèves furent admis sur 800 demandes, soit en gros treize fois plus de candidats que d'admissions. A l'Université Keiō, 60 sur 1,700, donc vingt-huit fois plus de candidats que d'élèves reçus. De tels coefficients, au-dessus de dix, font la réputation des universités; ils prouvent en effet qu'on s'y presse parce que seuls les meilleurs candidats sont acceptés.

Si l'Université catholique Sophia n'atteint pas encore ce coefficient, c'est qu'elle est pour l'instant la plus petite des huit considérées comme importantes. Cependant, sa Faculté de Sciences Économiques approche de ce chiffre: 7.5; le département de langue espagnole a atteint en 1957 un coefficient de plus de 8. Malgré l'excellence du personnel enseignant employé dans le département de langue anglaise, il est à regretter que sa valeur ne soit pas soulignée par les statistiques. Sophia a, en effet, des professeurs jésuites d'Amérique et d'Angleterre. Seules les universités protestantes (trois à Tokyo) peuvent soutenir la comparaison avec Sophia. L'exemple du Cardinal-archevêque de Cologne, qui a contribué pour une moitié au financement de la Faculté de Droit, a beaucoup stimulé l'ardeur du Président, le R. P. Oizumi. Encouragé par cette réalisation, celui-ci étudie les possibilités d'une Faculté de Sciences appliquées. Sophia est donc en plein essor.

FIDES

CUBA



Quand l'eau manque dans mon pays...

par Sœur SAINT-ALBERT-LE-GRAND¹, m.i.c.

Se pourrait-il qu'une terre entièrement entourée d'eau et, par surcroît, gratifiée de quatre-vingts à cent jours de pluie chaque année, puisse compter parmi ses problèmes d'ordre vital, le manque d'eau ?

Et pourtant, oui, c'est un fait : Cuba, une île merveilleusement située entre la mer des Caraïbes, le golfe du Mexique et l'océan Atlantique, souffre à certaines époques et en

maintes de ses localités, d'une affreuse disette d'eau.

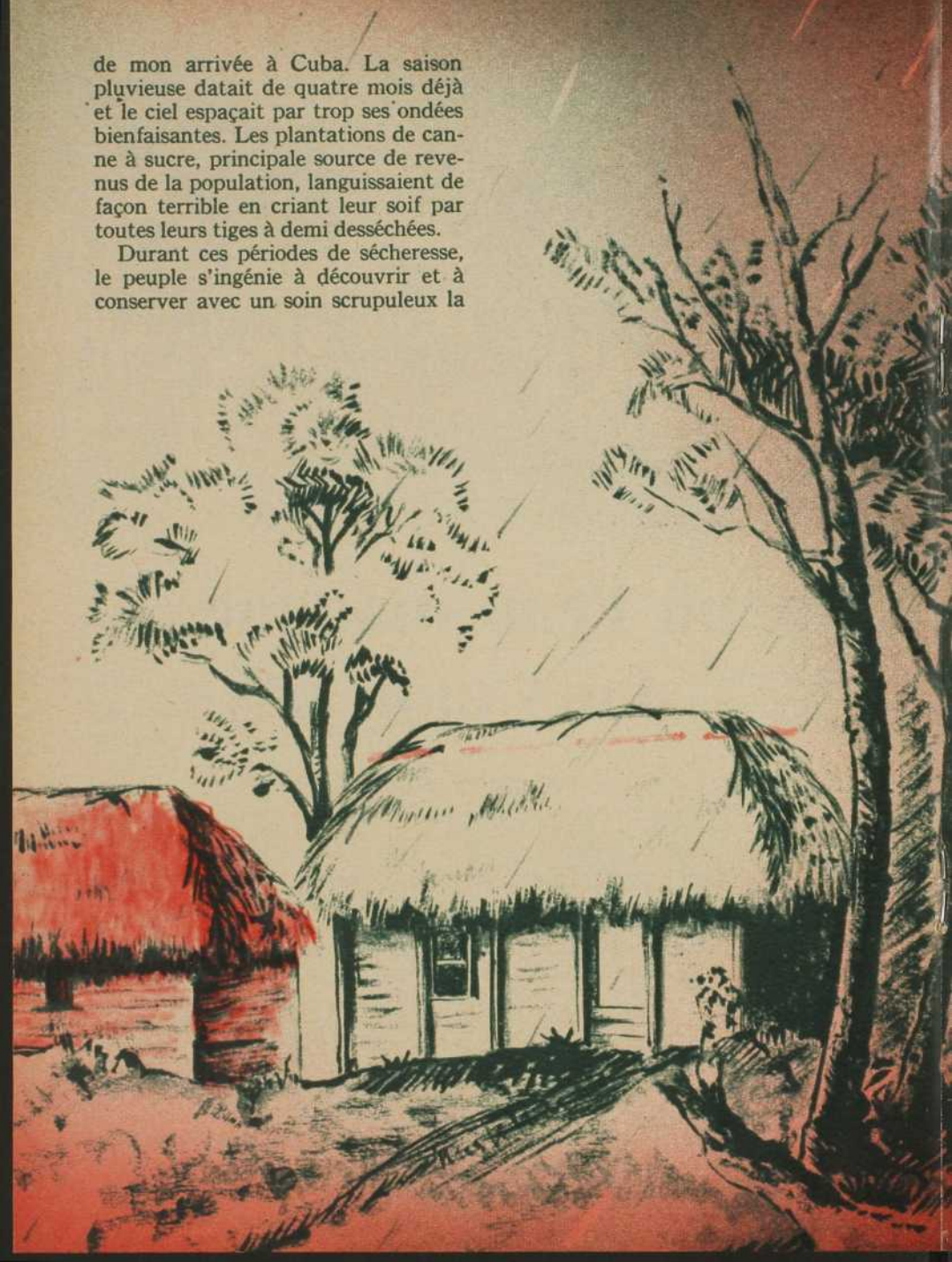
Ses rivières, très rares, ne ressemblent guère au majestueux Saint-Laurent; elles s'avèrent impuissantes à approvisionner le pays entier, surtout si le temps des pluies, ordinairement en activité de mai à novembre, se montre lui-même parcimonieux.

Le cas se révélait inquiétant, lors

¹ Marguerite Jobin, de Québec.

de mon arrivée à Cuba. La saison pluvieuse datait de quatre mois déjà et le ciel espaçait par trop ses ondées bienfaisantes. Les plantations de canne à sucre, principale source de revenus de la population, languissaient de façon terrible en criant leur soif par toutes leurs tiges à demi desséchées.

Durant ces périodes de sécheresse, le peuple s'ingénie à découvrir et à conserver avec un soin scrupuleux la





plus petite quantité d'eau envoyée par la Providence: bidons, cuves, récipients divers sont utilisés pour les réserves. Gens de tous âges et de toutes conditions ne craignent pas de se promener dans les rues ou sur la grand-route, leur bouteille à la main ou leur chaudière accrochée au bras, à la recherche du liquide sauveur.

En vue de remédier à cette pénible situation, qui affligeait ses employés, M. Maticena, administrateur de la Centrale de Mercedes, retint les services d'un camion-citerne qui allait chaque jour quérir l'eau à plusieurs milles de distance et revenait ensuite accomplir sa tournée de distribution aux familles du village.

Après un mois de ce régime sec, le bon *Padre* de la paroisse obtint de M. le Maire la permission d'organiser des processions publiques avec ses ouailles pour la cessation du fléau. Le soir venu, malgré la chaleur écrasante, on parcourait le *pueblo* avec le char de Notre-Dame de la Merci, patronne de la Centrale, en chantant des cantiques et récitant le Rosaire. En quelques endroits, S. Exc. Mgr notre évêque concéda même l'autorisation de célébrer la messe en plein air afin de fléchir le ciel.

Septembre était déjà entamé, quand enfin la Mère de Miséricorde eut pitié de la foule des travailleurs anxieux: le moment de la *Zafra* approchait, seule époque productive pour eux. Leur confiance en Marie reçut sa récompense. Les tiges affaissées redressèrent la tête pour aspirer la rosée fécondante et, des usines, sortirent une fois encore les milliers de sacs de beau sucre blond, richesse de l'Île de Cuba. *Gracias a Dios!*

Françoise et son père

par Sœur SAINT-JEAN-DE-L'EUCARISTIE ¹, m.i.c.

En 1947, cette jeune Chinoise au caractère résolu brillait parmi nos étudiantes à Canton. Nature droite et avide de vérité, elle se livra sans résistance à la grâce qui l'attirait au catholicisme et fut baptisée en notre chapelle. Quand le R. P. McGrath vint établir en cette ville la Légion de Marie, Françoise devint la secrétaire du premier præsidium et s'acquitta de sa charge avec autant d'amour que de dévouement.

Son père, un riche notable qui avait perdu ses biens et son prestige durant la guerre sino-japonaise, voulut de nouveau tenter fortune en s'alliant aux maîtres de l'heure, les communistes. Mais un grave obstacle s'opposait à son ascension sur les gradins mouvants du parti, sa fille catholique et légionnaire. Il comprit vite qu'une seule chose pouvait le signaler à l'attention de ses nouveaux amis: l'apostasie de Françoise et son

adhésion à la cause populaire.

Il commença par bouder la jeune chrétienne puis il passa graduellement aux gronderies, aux injures, aux menaces. Rien n'y fit. Françoise demeurerait inflexible. Alors il ne rougit pas de la battre et, enfin, de la chasser de sa maison. Ces cruautés n'ébranlèrent pas la généreuse enfant et ne ralentirent en rien son zèle pour le règne de Jésus par Marie. Elle sut résister énergiquement aux communistes qui la pressaient d'accuser le R. P. O'Mara, s.j., directeur des Légionnaires.

Un an passa dans ces durs combats. Puis le père de Françoise fut soudain terrassé par le cancer. Dans sa détresse, n'ayant personne à qui recourir, il rappela sa fille, pourtant si maltraitée. Celle-ci accourut et, à force de démarches, d'instances et de diplomatie, obtint l'autorisation de conduire le malade dans un hôpital



Pris sur le vif dans un quartier de réfugiés.

de Hong Kong. Les tracasseries inextricables qui accompagnent le passage de la Chine Rouge en territoire libre hérissèrent leur voyage Canton-Macao-Hong Kong. Appuyée par le R. P. O'Mara, Françoise réussit à placer son père dans une institution catholique.

Elle vint ensuite frapper à notre couvent, sûre d'être accueillie par les religieuses qu'elle avait si bien connues à Canton. Elle pleurait de joie en retrouvant les Sœurs. Nous la fimes soigner car elle nous arrivait très amaigrie et malade. Ensemble nous allions visiter son cher patient; le R. P. O'Mara en faisait autant. Sous l'action mystérieuse de la souffrance, le pauvre homme ouvrit les yeux; il déplora sa conduite, en demanda pardon et sollicita le baptême.

Après la cérémonie, il s'exclamait: « N'est-ce pas. Père, que mon âme est maintenant purifiée et mes péchés pardonnés?... Oh! merci, merci! » Agenouillé près du grabat, le prêtre signa le certificat attestant que son pénitent avait renoncé au communisme et embrassé la religion catholique. Françoise chantait avec nous dans son cœur le *Magnificat* de la gratitude et du bonheur. Son père lui devait sans doute, pour une part, la faveur insigne de sa conversion.

Le malade vécut encore quelque temps et fit sa première communion avec foi et ferveur. Puis il partit de ce monde en remerciant Celui dont l'infinie miséricorde offre à tous, sans exception, et la robe nuptiale et l'amoureuse invitation aux noces éternelles.

NYASSALAND

Le monde des fourmis

(tel qu'on le connaît chez les Atumbuka)

par Sœur MARIA-ROSARIA¹, R.S.



Sous le nom générique de fourmis noires, on comprend ici toutes les espèces de fourmis: noires, brunes ou rouges, qui marchent ou volent. Certaines familles s'apparentent de très près, d'autres se diversifient beaucoup. Le mot citumbuka *nyerere* désigne d'ordinaire les fourmis non comestibles. C'est de l'habitat, des occupations et de la reproduction des *nyerere* que nous parlerons d'abord.

Les *sisinya*, grosses fourmis noires, se distinguent par leur malice: leurs morsures sont très douloureuses, causent de l'enflure et de véritables plaies. Cette tribu bâtit sa fourmière dans les profondeurs du sol: parfois elle habite une termitière dont elle a expulsé l'occupant. Point de paresse chez les *sisinya*! Lorsque la faim les presse, elles partent en expédition de chasse aux fourmis blanches et aux menus vers. Elles marchent alors en rangs serrés et gare à qui les dérange! Immédiatement, elles recherchent l'intrus, puis

¹ Religieuse de la Congrégation des Rosarian Sisters.

l'ayant repéré, l'encerclent, le mordent sans merci. Un jour, un Européen, amateur de photographie et passionné du point de vue idéal, se planta sans s'en apercevoir au milieu d'un cortège de fourmis sisinya. Il fut tiré de ses rêves par un fourmillement de pincements aigus par tout le corps. De mauvaise humeur, les fourmis lui signifiaient d'avoir à déguerpir. Le pauvre photographe se débattit, dansa, hurla, pour se sauver finalement à toutes jambes.

Bien repues, leur chasse réussie, les sisinya doivent toutes rentrer à la fourmilière avec un précieux butin à la bouche: il servira à nourrir les très jeunes fourmis.

Les journées de belle température, les sisinya sortent leurs œufs pour que le soleil les féconde. Ces œufs, noirs et minuscules tout d'abord, grossissent sous l'action du soleil jusqu'à mesurer un demi-pouce. Ils sont ainsi portés dehors, le matin, et rentrés le soir, tant que dure l'incubation. Dès leur naissance, les fourmis sont divisées en deux camps: celles qui iront à la chasse, celles qui resteront à la fourmilière pour vaquer aux travaux domestiques et au soin des générations suivantes. Savez-vous pourquoi les sisinya sont ainsi dénommées? Parce que, lorsqu'elles se parlent entre elles, on les entend susurrer si — sii — sii...

Les vindundu sont des fourmis brunes, plus courtes mais plus grosses encore que les sisinya et malignes elles aussi. Cependant, leurs morsures n'occasionnent jamais de plaies. Elles demeurent aux fourmilières qu'elles se creusent très profondément dans

la terre. On les retrouve encore cachées au tronc d'arbres morts tant elles redoutent la démolition de leur retraite souterraine. Si le désastre survient, elles commencent aussitôt à reconstruire. Comme la tribu des sisinya, celle des vindundu déploie beaucoup d'activité, va à la chasse en commun sans se mettre en rang toutefois. Parmi elles, il y en a dont la seule occupation est de poursuivre et de mordre qui s'avise de contrarier les ouvrières. A l'instar des sisinya, les fourmis brunes doivent revenir de leur expédition avec une proie quelconque, car la moitié de la fourmilière a gardé le logis. A la prochaine chasse, ce groupe sortira à son tour, et l'autre exercera la surveillance à l'intérieur.

La tribu des nkhungumkoma est aussi une tribu maligne. Ces fourmis se nourrissent de fruits, et pour cette raison, élisent domicile dans les arbres à la sève quelque peu sucrée. Leur travail? Courir ici et là... manger. Rarement, les surprend-on chez elles.

Les fourmis sungununu s'apparentent aux sisinya par leur malice. Noires et petites de taille, très vives d'allure, elles se vengent comme de grosses sisinya: mêmes pincements aux effets douloureux: enflure, démangeaisons, plaies. Les sungununu aiment les endroits secs; aussi se rencontrent-elles sur nos vérandas et les murs de nos maisons qu'elles débarrassent des termites et des vers. Ces fourmis se construisent de petits nids.

Les nkulande s'opposent aux précédentes: elles préfèrent les lieux humides tels que les bords des ri-

vières. Elles ne se creusent pas de fourmilières mais grattent et amollissent la terre où elles se retirent. Innombrables, elles marchent comme une armée bien stylée, escortée de soldats prêts à l'agression. Eux seuls ont le devoir de mordre; les autres ne le font que sur l'appel de leurs gardes. Chose curieuse, dès que les fourmis nkhulande ont mordu, elles meurent. Si elles investissent en masse une étable, elles sont capables de tuer vaches, chèvres et porcs, car ces coquines opèrent toutes ensemble, attaquent en même temps aux endroits sensibles, comme les yeux, le nez, les oreilles, la bouche. Des enfants, de grandes personnes endormies peuvent être ainsi dévorés vivants.

Les nkhulande affectionnent les terrains sablonneux et s'y multiplient avec rapidité. Là où elles demeurent, pas un être vivant ne saurait marcher sans danger. On vient à bout de cet ennemi par des feux d'herbes ou par l'incendie de la fourmière autour de laquelle on a creusé au préalable une tranchée à pente raide.

Les *sosi* ressemblent aux autres fourmis noires, mais le lieu de leur habitation, leurs occupations et leurs coutumes nous sont peu connus. Elles se faufilent dans les feuilles et les racines courtes. A l'époque des récoltes, surtout de la récolte des arachides, elles apparaissent nombreuses et affairées: elles raffolent des

skawa et les raflent jusqu'à la dernière lorsque laissées un tant soit peu longtemps sur le champ.

Les *phomboni*, noires comme les *sisinya* mais plus longues, se caractérisent par l'odeur désagréable qu'elles dégagent quand on les touche, et à plus forte raison quand on les écrase. Et cette senteur n'est pas près de disparaître. Ces fourmis se creusent des fourmilières, mais le défaut de leur race les rend odieuses aux autres insectes qui ne veulent pas s'en nourrir et aux hommes à qui il répugne de les tuer. D'ailleurs, elles nous sont utiles, faisant avec succès la guerre aux termites envahisseurs et ravageurs.

Les *nthumbatumba* quoique classées parmi les fourmis noires sont assez différentes: plutôt de bonne taille, elles ont le dos moucheté de blanc. Où elles demeurent, où elles dorment, on ne sait trop, mais leur nourriture est la même que celle des autres fourmis. Jamais en groupe, elles vont et travaillent isolément. Elles sont considérées comme des prophètes de bon augure: quand une *nthumbatumba* se montre sur la véranda ou dans la maison, nous disons: « Nous aurons des visiteurs. » Si elle monte sur nous: « Je vais recevoir un cadeau. » Ces fourmis sont des amies toujours bienvenues, car toujours elles nous annoncent un petit bonheur quelconque.

(A suivre)



**Active comme une nyerere, Sœur Maria-Rosaria, R.S.,
tape ses connaissances sur le monde des fourmis.**



ILES PHILIPPINES

l'Abaca

par Sœur Elisabeth-de-la-Trinité, m.i.c.

(Rhéa Allard, de Sainte-Élisabeth de Joliette.)

Au catalogue de la flore des pays tempérés et subtropicaux, figurent différentes espèces de chanvre: on mentionne le chanvre d'Afrique, du Canada, du Bengale, du Japon, de l'Inde, etc. Le plus réputé est sans contredit l'abaca, communément désigné chanvre de Manille.

Partout aux Philippines, vous rencontrez ce rejeton de la grande famille du bananier, avec sa taille pas très élevée et ses feuilles abondantes, riches de la précieuse fibre textile.

L'abaca se cultive parfois entre les cocotiers dont les troncs grêles et

dénudés ménagent de larges clairières; mais le plus souvent, les plantations couvrent entièrement de vastes étendues de terrain. Les feuilles, d'un beau vert à l'extérieur, mesurent environ un pied de largeur et une dizaine de pieds de longueur; elles s'enroulent autour d'une tige centrale, si nombreuses et si serrées que la plante, à sa base, atteint jusqu'à dix pouces de diamètre. Les feuilles intérieures, de couleur blanche, donnent la matière textile. A l'aide d'un grand couteau appelé *bolo*, le Philippin les coupe en lames qu'il passe ensuite sur des

peignes de fer pour l'extraction des matières gommeuses. La belle filasse jaune pâle sort des machines sous l'apparence d'une soie souple et légère. Elle est liée en écheveau et exposée au soleil pour un séchage prolongé.

Ce chanvre brut commence alors ses voyages à travers les îles et ses pérégrinations dans les pays en relations commerciales avec les Philippines. Carabaos, camions, wagons et bateaux transportent tour à tour les énormes ballots qui rapportent an-





La belle filasse jaune pâle
sèche au soleil
pendant quelque temps.

nuellement plusieurs millions de dollars.

La filasse de qualité supérieure s'emploie pour le tissage de la toile fine. On en fabrique aussi des tissus de toutes sortes dont un en particulier, très léger absorbant peu la chaleur et l'humidité et par conséquent des plus hygiéniques. L'abaca entre également dans la confection de nattes, de tapis, de paillasons, de papier, de cordes, etc. A tous autres cordages, les marins préfèrent ceux en fibre d'abaca dont la solidité l'emporte de beaucoup sur les câbles de chanvre ordinaire.

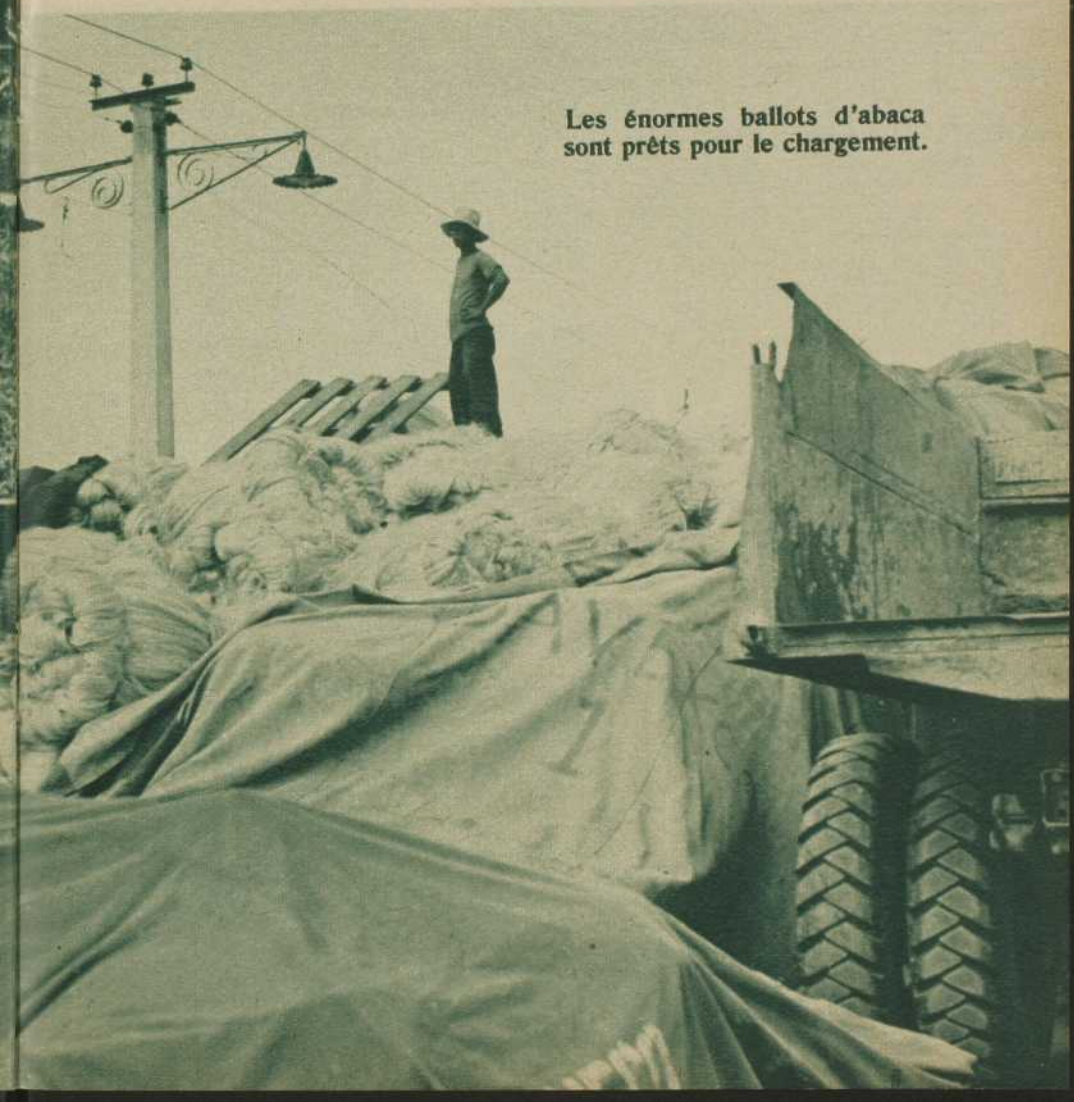
Une fois mise en état de productivité, une plantation d'abaca se renouvelle plusieurs fois d'elle-même, car des pousses neuves surgissent près des souches d'arbres coupés.

Si l'on désire rajeunir complètement une plan-

taçon ou en créer une nouvelle, on arrache les pousses des vieux arbres et on les transplante au lieu désiré. Au bout de trois ans, une première récolte récompensera le planteur de son travail. Dans l'intervalle, il lui

aura suffi d'enlever les mauvaises herbes et de laisser à la pluie et au chaud soleil des Philippines le soin de faire pousser les larges feuilles dont la munificence, à ce moment de pleine maturité, recouvre entièrement le sol.

Les énormes ballots d'abaca sont prêts pour le chargement.



Au port de Davao.





Ces cordages qu'examine
le R. P. L. Labélie, p.m.é.,
sont en fibre d'abaca.



A chaque contrée de la terre, le puissant Créateur du monde dispensa, selon son climat et ses besoins, une part libérale de richesses naturelles. A l'archipel des Philippines, il donna, avec les fiers palmiers, les cocotiers, les narras, les manguiers, les bananiers, les papayers, etc., le modeste abaca qui, sans parade et souvent dans l'ombre de ses opulents voisins, livre sa substance même pour le service des 21,000,000 d'habitants des îles.

CATALINO fait sa première communion

par Sœur SAINT-ELZEAR¹, m.i.c.

—Savez-vous faire le signe de la croix ?

—Oh! oui, ma Sœur.

Et d'un geste gauche, parce que peu familier, mon grand garçon de vingt et un ans « porte la main droite au front puis à la poitrine... » mais sans prononcer aucune parole: les deux ensemble, c'est trop pour commencer... On ne doit pas tout exiger à la fois!

Catalino, le nouvel employé du couvent, a été baptisé au berceau mais il ne possède aucune notion de catéchisme. Dans sa famille, on a conservé assez de foi pour faire régénérer les enfants; en cela se résume toute la religion de ces gens. Pourtant Catalino a bonne volonté et il consent à étudier en vue de sa première communion. Du *bambino* de la crèche, on passe aux vérités plus abstraites, la Trinité, l'Incarnation, l'âme humaine. Cela ne pénètre pas aisément dans le cerveau inculte de

mon élève. Sous prétexte de maux de tête, des leçons sont éludées, d'autres remises au lendemain. Enfin, le disciple devient invisible à l'heure des cours. D'autre part, comme travailleur manuel, il se montre tout ardeur et fidélité. Le pic et la pelle l'attirent évidemment plus que les spéculations dogmatiques. Patientons, l'heure de la grâce viendra!

Une année s'écoule et les affaires spirituelles de Catalino ne progressent guère. Un jour, Sœur Supérieure s'en va travailler avec lui et partage sous le brûlant soleil son labeur de terrassement. Bien entendu, il est question de vie chrétienne, de première communion: à vingt et un ans, le temps presse d'y songer! moyennant quelques efforts, Catalino pourrait être prêt dans un mois... Le jour même, le brave garçon reprend ses cours, réduits cette fois à vingt minutes et... aux notions indispensables. En plus de ce travail



Sœur Saint-Elzéar enseigne la couture aux postulantes de Baguio.

d'étude, déjà fort laborieux pour une mémoire rebelle, l'élève doit réagir contre la terrible insouciance religieuse au sein de laquelle il a grandi. Mais cette fois il tient bon. On en vient à préparer l'examen (pas celui du docteur en théologie) que l'aspirant subit devant le prêtre.

Enfin, le grand jour se lève, c'est un dimanche. Tout de blanc vêtu,

Catalino est agenouillé au premier rang dans notre chapelle. Il expérimente vraiment, en cette heure mémorable, la douceur d'être ami de Dieu et destiné au ciel. Ses parents sont là aussi, ayant bien voulu se rendre à l'invitation malgré une pluie torrentielle. Sans doute, l'exemple de leur fils, apostolat indirect mais efficace, amorcera-t-il leur retour à la pratique fidèle de la religion.

Convertie à 84 ans

Lettre de Sœur MARIE-XAVERIO¹, m.i.c., religieuse Japonaise,
à ses Sœurs de la Côte-des-Neiges

BIEN CHERES SŒURS,

Je viens vous faire part d'une grande joie éprouvée récemment.

J'étais occupée aux classes, un matin, lorsque Sœur Supérieure m'annonça l'arrivée inattendue de mon père au parloir. Mon cœur battit bien fort: quel événement pouvait amener mon cher papa de Tokyo à Koriyama? A son âge, soixante-quinze ans, il ne sort guère.

« Je suis venu à Sirakawa (à proximité de Koriyama) chez ma sœur aînée, me dit-il après m'avoir saluée. Elle est très malade. » Je savai cette vieille parente encore païenne, et je questionnai aussitôt: « L'avez-vous baptisée? » Il leva sur moi son regard profond et me répondit: « Non, cet honneur te revient. Demande à ta supérieure la permission de te rendre auprès de ta tante, ce sera une belle occasion d'exercer l'apostolat. En voyant, vous autres, personnes consacrées au service de Dieu, la famille n'aura manqué de s'informer de la religion chrétienne. »

Malgré ses quatre-vingt-quatre ans, la chère aïeule n'était pas en danger de mort imminente, aussi fut-il décidé que nous attendrions au lendemain pour cette visite.

Sœur Agnès-d'Assise² avait déjà rencontré la malade; elle m'accompagna avec joie à Sirakawa. Je n'étais pas sans inquiétudes sur la manière d'aborder l'importante question du baptême, aussi invoquai-je avec ferveur la Sainte Mère tout le long du trajet. De chaque côté du chemin, les cerisiers en fleurs étalaient leur poésie, mais mon esprit montait plus haut, vers l'auteur et le rédempteur des âmes, ces fleurs autrement plus précieuses que celles des *sakura*.

Je trouvai ma tante très mal. Elle ne pouvait plus se coucher et, depuis deux mois, endurait un véritable martyre, accroupie sous ses *futons* (couver-

¹ Catharina Sachiko Hongo, de Tokyo.

² Lucienne Renaud, de Montréal.



Sœur Marie-Xaverio et sa nièce.

tures ouatées). Très surprise de me voir dans un costume religieux, elle me reçut cependant avec bonheur. Non seulement elle, mais toute la parenté nous fit fête comme à des hôtes de marque.

Les soins affectueux prodigués à la vénérable octogénaire par ses enfants et petits-enfants me touchèrent beaucoup. Cette brave famille païenne observe à son insu les principes de la morale chrétienne dans leur intégrité. La bonne grand-maman de son côté ne cessait de répéter combien elle était choyée et entourée. En dépit de ses grandes souffrances, elle demeurait sereine, souriante même et gardait encore le courage de plaisanter sur sa pénible situation.

Les minutes passaient cependant et le moment d'aborder le grand sujet ne venait pas. Intérieurement, j'appelai Marie à mon secours. A l'instant même, Sœur Agnès-d'Assise me glissa une médaille miraculeuse dans la main. Je l'offris à ma tante en lui expliquant que c'était l'image de la Sainte Mère. Avec sa longue expérience auprès des malades, ma compagne aiguilla ensuite la conversation sur les vérités essentielles de notre sainte Foi.

Grand-mère acquiesça à tout, exposa quelques inquiétudes de conscience, témoigna du regret de ses fautes, puis reçut le baptême dans une grande paix. Quel bonheur pour moi de verser l'eau sainte sur son front! Ma main tremblait bien un peu, mais je sentais ma compagne tout près pour m'assister.

Dans le train qui nous ramenait au couvent, je chantai en mon cœur un hymne de reconnaissance au Seigneur pour la grâce inappréciable de cette conversion.

Quelques jours plus tard, je retournais à Sirakawa, avec Sœur Marie-Théotime¹ cette fois. Ma tante ne souffrait plus physiquement depuis son baptême, et son âme jouissait de la paix. Les membres de sa famille m'exprimèrent leur contentement. « Je m'en vais au *pays d'en-haut* », leur disait la malade, et eux qui ne pouvaient soupçonner de quel pays il s'agissait, demandaient si leur mère s'en irait en avion, en train ou en bateau... et si elle ne risquait pas de s'égarer en route. Cette naïve ignorance me fournit l'occasion d'une bonne leçon de catéchisme.

Regardant sa médaille, l'aïeule murmura: « C'est l'image de la Mère du ciel, n'est-ce pas? — Oui, chère tante, et c'est elle qui a enlevé toutes vos douleurs; aussi dites-lui souvent: *Maria Sama, arigatoo, arigatoo!* (Merci, merci, honorable Marie!) »

Alors notre sublime devise me revint en mémoire: Que la Vierge Immaculée soit connue d'un pôle à l'autre! Par Marie, cette âme était venue à Jésus. Et je compris de nouveau la grandeur de notre belle vocation de religieuses missionnaires de l'Immaculée-Conception.

Ma chère vieille tante mourut paisiblement le 11 mai. Que de merveilles s'étaient opérées en son âme les derniers jours de sa longue carrière de quatre-vingt-quatre ans!

LES POLICIERS EN RETRAITE

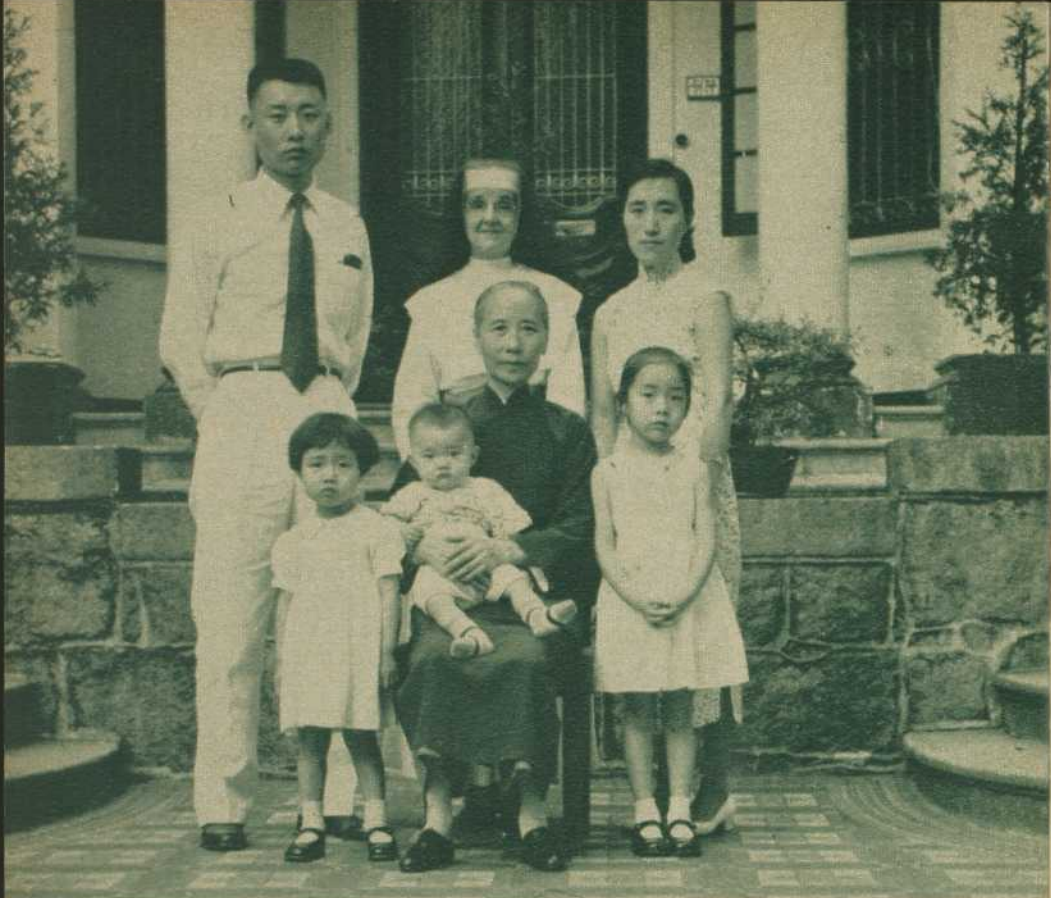
par Sœur BLANDINE-DE-JESUS¹, m.i.c.

Au programme de nos activités missionnaires s'inscrivaient récemment une journée de récollection pour les membres du Corps de Police de la ville. On recrute de préférence ces officiers parmi les Chinois de Manchourie ou de la région de Pékin, à cause de leur respectable stature et surtout de leur droiture et probité naturelles.

Le succès de la retraite avait été confié au saint Curé d'Ars qui la fit réussir à merveille. Ces messieurs de la Force publique, accompagnés de leurs épouses, se mirent gravement en méditation et, pendant tout un jour, consacrèrent au spirituel leurs aptitudes professionnelles de surveillants et d'enquêteurs. Les conférences, prononcées en langue mandarine, procurèrent un vrai réconfort à ces gens originaires de la Chine du Nord, lesquels, à Kowloon, doivent se débrouiller en canton-



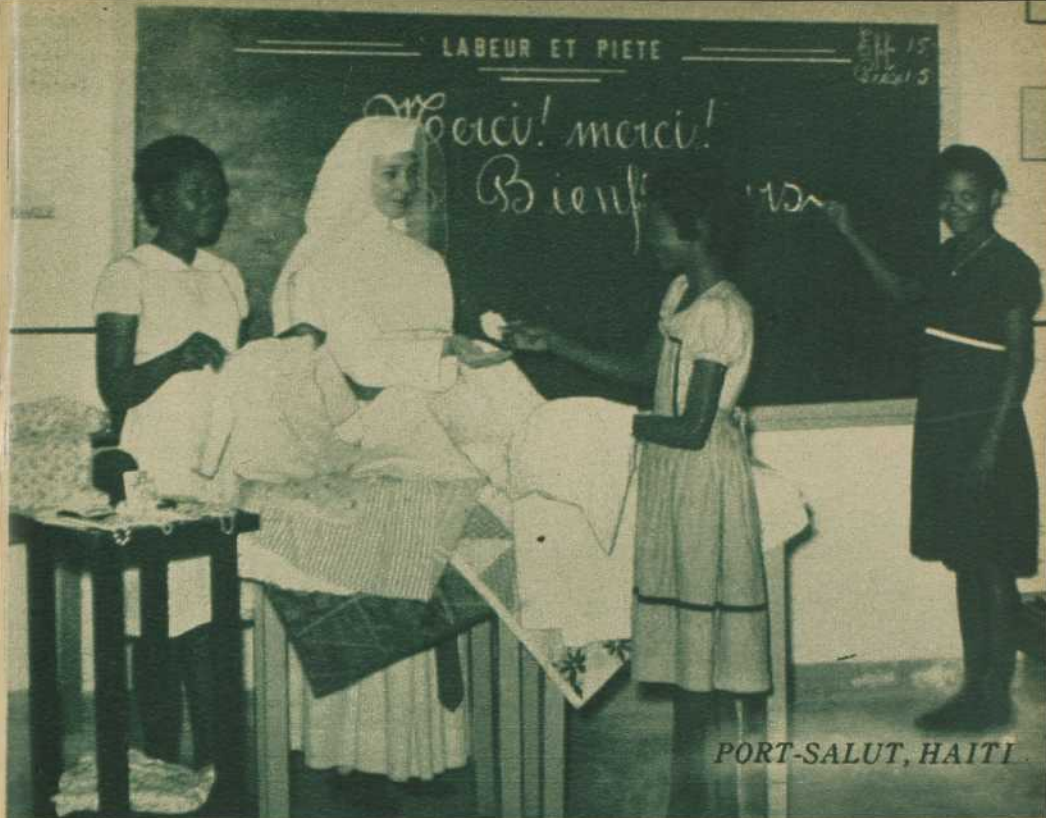
¹ Blandine Simard, de Roberval.



nais ou en anglais. Dix-huit couples prirent ainsi part aux exercices et y recueillirent des grâces précieuses pour l'épanouissement de leur vie chrétienne. Il y a à peine deux ou trois ans, ces néophytes ne s'étaient jamais mis à genoux, ils ignoraient tout du catholicisme et, en particulier de l'expression *pi king* (retraite). Révéler à ces âmes un Dieu sauveur et père, quel bonheur pour la missionnaire! Et quelle admiration émue quand elle découvre

parfois la fidélité de ces cœurs droits à suivre jusqu'ici les lumières de leur conscience et à garder la loi naturelle inscrite par le Créateur dans l'âme humaine!

Un événement heureux termina cette journée quand l'un des retraitants présenta au baptême son premier-né: sous la rosée du sacrement, un bébé chinois, rond et joufflu — sans doute futur policeman et gardien de la paix — faisait officiellement son entrée dans la vraie Eglise.



EMULATION

par Sœur SAINT-FRANCOIS-DE-BORGIA¹, m.i.c.

Les dévoués bienfaiteurs de nos missions haïtiennes apprendront sûrement avec intérêt de quelle manière furent distribués les trésors contenus dans leurs précieux colis.

Le croiront-ils? Tout fut mis aux enchères et enlevé à des prix

inattendus. Voilà de quoi surprendre, n'est-ce pas? une missionnaire qui s'avise de vendre les produits de la charité!... Mais déjà on devine la nature du paiement: rien d'autre que des bons points, fruits de l'application en classe. Depuis longtemps,

¹ Antonia Demers, de Laprairie.

grandes et petites capitalisaient ainsi leurs gains avec une joyeuse ambition car, escomptant la générosité de nos amis canadiens, j'avais annoncé une vente sensationnelle où chacune pourrait acheter selon ses moyens. Quand les précieux envois vinrent combler mon attente, je fixai le jour des « affaires » puis j'étalai ma marchandise: le tout composait un joli stock!

Qu'on imagine la joie de mes demoiselles — et aussi la mienne — de pouvoir leur causer pareille surprise! Les coupons furent enlevés et bientôt se transformèrent en robes élégantes car nos Haïtiennes utilisent avec habileté tout

ce qu'elles reçoivent.

Le bazar s'avéra un merveilleux stimulant pour l'étude; ne faut-il pas s'ingénier sans cesse à promouvoir une saine émulation parmi ce petit peuple? J'attribue donc le succès de mes élèves à ces récompenses procurées par vous, chers Bienfaiteurs. Merci de votre coopération si compréhensive, si apostolique! Merci aux Dames et aux Demoiselles des ouvroirs qui prodiguent leur temps pour confectionner de jolis vêtements! Le bonheur de ces enfants et le mien, je veux vous le faire partager: oh! combien vous seriez dédommagés de votre peine si vous pouviez voir le plaisir et la satisfaction procurés à ces jeunes!

INTENTIONS MISSIONNAIRES

de l'Apostolat de la Prière

Mars: Afin que de nombreux dévouements viennent répondre aux besoins croissants de l'Église en Afrique.

Avril: Pour une sérieuse préparation spirituelle, doctrinale, scientifique et technique des laïcs qui, en Mission, se dévouent au service de l'Église.

Maisons des Soeurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception

AU CANADA

- MAISON MERE, 2900, Chemin Sainte-Catherine
Côte-des-Neiges, Montréal 26.
NOVICIAT, Pont-Viau, Montréal 9.
OUTREMONT, 314 Chemin Sainte-Catherine
Montréal 8.
HOPITAL CHINOIS, 112 ouest, rue Lagachetière
Montréal 1.
NOMININGUE, comté Labelle, Qué.
RIMOUSKI, 85, rue Saint-Germain.
JOLIETTE, 750, rue Saint-Louis.
QUEBEC, 1073 ouest, rue Saint-Cyrille.
VANCOUVER, Refuge de l'Immaculée-Conception
236, rue Campbell.
VANCOUVER, Hôpital du Mont-Saint-Joseph
3080, rue du Prince-Edouard.
TROIS-RIVIERES, 1325, rue de la Terrière.
GRANBY, 35, rue Dufferin.
GRANBY, 279, rue Principale.
CHICOUTIMI, 766, rue du Cénacle.
SAINTE-MARIE DE BEAUCE, Qué.
SAINT-JEAN, Qué., 430, rue Champlain.
PERTH, N.-B., C.P. 259.
OTTAWA, Ont., 443, rue Gilmour.

AUX ETATS-UNIS

- MARLBORO, Mass., 207 Pleasant Street.

EN CHINE

- MAISON NOTRE-DAME-DE-FATIMA,
103 Austin Road, Kowloon, Hong Kong.
NOTRE-DAME-DE-LA-PROTECTION,
Clear Water Bay Road, Kowloon, Hong Kong.

FORMOSE

- KUANHSI, Cheng Mou Yuen, Hsinchu Hsien,
Taiwan, Free China.
SHIH KUANG TSE, Catholic Church, Hsinchu
Hsien, Taiwan, Free China.
TAIPEI, 363, An Tung Chieh, Taiwan, Free China.
SUAO, Catholic Mission, P. O. Box 2,
Suao Vilansien, Taiwan, Free China.

AU JAPON

- KORIVAMA, 96 Toramaru, Koriyama Shi,
Fukushima Ken.
WAKAMATSU 480, sakae machi, Aizu Wakamatsu.
TOKYO, 108-4 cho me, Fukuzawa cho, Setagaya ku,

EN ITALIE

- ROME, via Giacinto Carini, 8.

A MADAGASCAR

- MORONDAVA, Madagascar.
AMBOHIBARY, Madagascar.

EN BOLIVIE

- COCHABAMBA, Academia Comercial,
Calle Oruro No 300, Casilla 1667

AUX ILES PHILIPPINES

- MANILLE, Immaculate Conception Anglo Chinese
Academy, Gen. Luna St., Intramuros.
MANILLE, 2212 S. del Rosario St., Tondo.
LAS PINAS, Rizal.
MATI, Davao Province.
DAVAO City, Our Lady of Good Counsel Hall.
PADADA, Davao Province.
BAGUIO, City, 11, Pacdal, Mountain Province.

AUX ANTILLES

- LES CAYES, Haïti.
LES COTEAUX, Haïti.
ROCHE-A-BATEAU, Haïti.
PORT-SALUT, Haïti.
CAMP-PERRIN, Haïti.
MIREBALAIS, Haïti.
LIMBE, Haïti.
CAP-HAITIEN, Haïti.
CHANTAL, Haïti.
TROU-DU-NORD, Haïti.
PORT-AU-PRINCE, cité no 2, Haïti.
DESCHAPELLES, Hôpital Albert Schweitzer,
Boîte Postale no 4, Saint-Marc, Haïti.
LA BOULE, Haïti.
MERCEDS, Province de Matanzas, Cuba.
MARTI, Province de Matanzas, Cuba.
MANGUITO, Province de Matanzas, Cuba.
LOS ARABOS, Province de Matanzas, Cuba.
MAXIMO GOMEZ, Prov. de Matanzas, Cuba.
COLON, Province de Matanzas, Cuba.
SANJOSE de LOS RAMOS, Prov. de Matanzas, Cuba

EN AFRIQUE

- KATETE MISSION, Katete River, P.O.
Nyasaland, B.C. Africa.
MZAMBAZI MISSION, Kafukule, P.O.
Nyasaland, B.C. Africa.
RUMPHI MISSION, Rumphu, P.O.
Nyasaland, B.C. Africa.
KARONGA MISSION, Karonga P.O.
Nyasaland, B.C. Africa.
KASEYE MISSION, Fort Hill P.O.
Nyasaland, B.C. Africa.
MZUZU MISSION, P. O. Box 24.
Nyasaland, B.C. Africa.
NKATA BAY MISSION, Nkata Bay P.O.
Nyasaland, B.C. Africa.
FORT JAMESON, P. O. Box 107
Northern Rhodesia, B.C. Africa.
KANYANGA MISSION, Lundazi P.O.
Northern Rhodesia, B.C. Africa.

Hong Kong

